

Les pages
PERDUES
de la
CINQUIÈME
Avenue

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les pages perdues de la Cinquième Avenue / Fiona Davis

Autre titre : Lions of Fifth Avenue. Français

Nom : Davis, Fiona, 1966- , auteure

Description : Traduction de : The Lions of Fifth Avenue : a novel

Identifiants : Canadiana 20240015312 | ISBN 9782898044144

Classification : LCC PS3604.A953 L5614 2024 | CDD 813/.6-dc23

Titre original : The Lions of Fifth Avenue

© 2020 by Fiona Davis

© 2024, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

Tous droits réservés.

This edition published by arrangement with Dutton,
an imprint of Penguin Publishing Random House LLC.

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Couverture :

Kelly Van Winden / Illustration partiellement

créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

FIONA DAVIS

Les pages
PERDUES
de la
CINQUIÈME
Avenue

LES ÉDITIONS JCL 

*Pour les bibliothécaires
partout dans le monde*

New York, 1913

Il fallait qu'elle en parle à Jack.

Il ne serait pas content.

Alors que Laura Lyons revenait des commissions, retournant dans sa tête les diverses réactions que son mari était susceptible d'opposer à sa nouvelle, elle aperçut la mendicante perchée, une fois de plus, en haut de la première volée de marches en granit qui menaient à sa demeure : sept pièces enfouies dans les profondeurs de la palatiale bibliothèque publique de New York. Cette fois, l'apparence de la femme ne suscita pas la pitié chez Laura, mais fit naître une peur viscérale. Il s'agissait sans doute d'un signe, d'un mauvais présage. Une femme au bord de la ruine, seule et sans ressources. Sans amour. Le cœur de Laura s'emballa.

La robe de deuil noire de la clocharde était plus abîmée que la semaine précédente, usée aux manches et au niveau de l'ourlet. Son visage brillait sous une pellicule de transpiration. Régulièrement au cours du dernier mois, elle s'était installée à l'écart sur le côté de la grande entrée, sous l'un des immenses lions en pierre. L'un avait été nommé Leo Astor et l'autre Leo Lenox, en hommage à John Jacob Astor et James Lenox, les deux fondateurs de la bibliothèque. Les enfants de Laura étaient aussitôt tombés en admiration devant eux : Harry avait déclaré que Lenox était son animal de compagnie et Pearl s'était attribué Astor. Eux se moquaient bien que la presse ait tourné les statues en ridicule, les qualifiant de croisements entre un teckel et un lapin. Pas plus tard que la semaine dernière, Laura avait dû empêcher son fils de graver ses initiales sur l'arrière-train musculeux de Leo Lenox.

La mendiante changea de place afin de se mettre à l'ombre. L'enfant à l'air misérable qu'elle avait habituellement sur les genoux était absent. Laura se demanda où il était.

— Un peu d'argent ou de nourriture, s'il vous plaît, mademoiselle.

Laura sortit deux pommes de son panier. L'un des employés de la bibliothèque ne tarderait pas à faire déguerpir la malheureuse. Elle était contente de l'avoir croisée à temps, même si le fait d'offrir son aide à cette pauvre femme trouvait sa source, du moins en partie, dans la négociation aussi ridicule que superstitieuse qui se jouait dans son esprit. Comme si être gentille avec quelqu'un dans le besoin avait le pouvoir de pacifier la conversation qui l'attendait.

— Merci, mademoiselle, dit la femme en empochant les fruits. Dieu vous bénisse.

Laura s'empressa de gravir les dernières marches et d'entrer dans le hall Aston. Elle se faufila parmi les dizaines de visiteurs qui y flânaient et dont les voix résonnaient contre les murs en marbre, les sols en marbre, les escaliers en marbre. Même les socles décoratifs des candélabres en bronze étaient en pierre de Carrare taillée dans les Alpes apuanes. Ce choix permettait au bâtiment de rester frais pendant les journées caniculaires de septembre semblables à celle-ci, même s'il donnait l'impression d'être dans un igloo en hiver, en particulier le soir, lorsque la bibliothèque avait fermé ses portes et que les chaudières étaient à peine alimentées.

Elle prit à gauche et traversa la grande galerie sud-nord, éclairée par une série de globes en verre épais qui brisaient les longues lignes du plafond à caissons. Arrivée au milieu de la galerie, elle tourna à droite, puis encore à droite, avant de monter un escalier étroit qui menait à l'appartement en mezzanine où elle vivait depuis deux ans avec sa famille.

Ils avaient vite trouvé leurs marques dans leur nouvel environnement. Les sept pièces étaient disposées dans un angle droit qui occupait le coin de l'une des deux cours intérieures de la bibliothèque. Les chambres et le bureau de Jack étaient d'un côté, la

cuisine, la salle à manger et le salon de l'autre, et l'espace ouvert qui formait le cœur de l'appartement et où émergeait l'escalier était devenu la salle de jeux des enfants. Harry y avait installé son train électrique et Pearl y garait la poussette de sa poupée sous la trappe du monte-plats. Lorsqu'ils avaient emménagé, Jack avait dû les réprimander d'un ton sévère après les avoir surpris avec la tête glissée dans l'ouverture sombre.

Lorsque le directeur de la bibliothèque (le patron de Jack) leur avait fait visiter les lieux, il leur avait fait remarquer que leur architecture classique suivait une progression de matériaux qui allaient du plus dur au plus doux : la pierre du hall d'entrée cédaït progressivement la place au bois, qui recouvrait les murs des pièces situées plus à l'intérieur du bâtiment. Laura avait fait en sorte de s'inscrire dans la même logique, adoucissant les sols froids avec un mélange de tapis d'Orient et habillant les immenses fenêtres d'épaisses tentures. Sur le manteau de la cheminée, elle avait disposé le cadre qui accueillait l'article de journal rédigé l'année où ils s'étaient installés ici, qui évoquait leurs conditions de vie inhabituelles.

Elle appela les enfants en se dirigeant vers la cuisine. Le bruit de leurs piétinements fit naître un sourire sur ses lèvres.

— Harry a encore perdu une dent !

Pearl se rua dans la pièce en premier, les yeux pétillants de joie d'annoncer la nouvelle avant son frère.

Laura avait imaginé que vivre dans un endroit pareil les transformerait en rats de bibliothèque passionnés de littérature, mais les seules histoires qui intéressaient Pearl étaient celles qui mettaient en scène des fantômes ou des animaux. Harry était différent, même s'il préférait qu'on lui fasse la lecture au fait de lire lui-même, notamment son exemplaire du livre *Les Héros de la mer pour les garçons*. Plus tôt pendant l'été, quand Jack avait cité une phrase d'un sonnet de Shakespeare à l'oreille de Laura d'une voix de fausset alors qu'elle faisait la vaisselle, Harry avait demandé quel en était le sens. À l'heure du coucher, Laura s'était emparée du

volume correspondant dans la bibliothèque afin de lui lire certains poèmes. Harry l'avait interrompue pour poser des questions sur les phrases les plus grivoises, auxquelles Laura avait répondu en bottant en touche de son mieux. Plus tard, une fois au lit avec Jack, ils avaient ri tout bas de l'intérêt candide que leur fils avait porté aux passages les plus obscènes.

Si Pearl pouvait se montrer autoritaire, Harry était doux, voire benêt quand il s'agissait des caprices de la nature humaine. Lorsque Laura, deux ans plus tôt, avait déposé ses enfants à l'école au coin de la 42^e et de la 2^e Avenue pour la première fois, Pearl avait pris un moment pour analyser les différents groupes d'écolières dispersés dans la cour avant de déterminer la meilleure technique d'approche. Harry, lui, s'était précipité sans réfléchir vers des petits garçons qui jouaient aux billes, tapant du pied dans plusieurs d'entre elles au passage, ce qui lui avait valu une bourrade rude et un rejet immédiat.

Du haut de ses 11 ans, Harry avait quatre ans de plus que sa sœur, mais celle-ci était plus sage, plus rapide. Lorsqu'elle était apparue avec de fins cheveux d'un blanc de givre qui évoquaient davantage une petite dame âgée qu'un bébé, Laura et Jack avaient écarté le prénom de Beatrice qu'ils avaient choisi avant sa naissance. Ses iris n'étaient pas bleu vif comme ceux de Laura, mais tiraient plutôt sur le gris, et ses traits et son teint lui conféraient un aspect éthéré.

— Pearl, avait dit Laura.

Jack avait acquiescé, les larmes aux yeux.

— Pearl.

L'année scolaire précédente avait été difficile pour Harry. Contrairement à sa cadette, jamais il n'amenait de camarades à la maison pour jouer et jamais il n'était invité aux fêtes d'anniversaire. Laura espérait que cette année serait différente et qu'il gagnerait en confiance, d'autant plus que si tout se déroulait comme prévu, elle serait moins souvent là.

Pearl tira son frère par le bras.

— Montre-lui ta dent, Harry.

Il ouvrit sa paume. Une dent de lait s'y trouvait, telle une pierre précieuse rare. Laura la saisit et l'inspecta à la lumière.

— Elle est superbe. Voyons un peu ce trou ?

Il fit un grand sourire, dévoilant l'endroit où sa canine n'était plus.

— Ça n'a pas fait mal du tout. Je jouais à la pousser avec ma langue et d'un coup, pouf, elle est tombée.

— Tu as de la chance de ne pas t'être étranglé avec, intervint Pearl. Je connais une fille à qui c'est arrivé et qui en est morte.

— Tu racontes n'importe quoi, rétorqua Harry en se tournant vers sa mère dans l'espoir d'une confirmation.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça, affirma Laura en empochant la dent dans son tablier. Allez vous débarbouiller avant que votre père rentre.

Elle découpa les restes de rosbif et de pommes de terre, soulagée de ne pas avoir à allumer le four par cette chaleur. Elle était en train d'éplucher des pommes pour le dessert quand Jack arriva.

Il tira sur le nœud de sa cravate et regarda autour de lui, les yeux écarquillés.

— Je n'ai pas le temps de dîner, je dois encore m'occuper de la paye.

Ce n'était pas le moment de lui annoncer la nouvelle. Elle lui donna un rapide baiser, puis tourna les talons et glissa la lettre posée sur la table de travail dans son tablier.

— Bien sûr que tu as le temps de dîner. Il est encore tôt, tempéra-t-elle.

Mais elle savait ce qu'il voulait dire. Il voulait dire que s'il sautait le dîner, il pourrait non seulement faire la paye, mais aussi s'atteler à son livre. Un manuscrit dont il avait entamé l'écriture plusieurs années auparavant et qu'il était tout près de terminer, enfin.

Il fit passer le registre dans sa main gauche et s'empara d'un quartier de pomme.

— Puis-je emporter mon assiette dans mon bureau? Je peux travailler et manger en même temps.

Ses yeux implorants rappelaient à Laura ceux de leur fils. Elle prépara une assiette et l'apporta dans la chambre d'amis, où il avait installé l'une des tables de la bibliothèque sous la fenêtre. Le meuble était totalement disproportionné par rapport au reste de la pièce, tel un énorme navire en bois glissé dans un minuscule hangar à bateaux.

Il était déjà en train de compléter les rangées du grand carnet, remplissant chacune avec le nom, le poste et le salaire mensuel des quatre-vingts employés sous ses ordres. Elle consulta la liste par-dessus son épaule : gardiens, portiers, opérateurs d'ascenseur, menuisiers, chauffagistes, électriciens, chargés de rayons, surveillants, porteurs de charbon. Et, au sommet de la pyramide, Jack Lyons, surintendant.

Lorsqu'on lui avait proposé cet emploi alors qu'ils vivaient encore à Meadows, Laura avait été réticente à l'idée de revenir en ville. Réticente à l'idée d'abandonner le soleil et le bon air qu'offrait aux enfants une vie à cent kilomètres au nord de New York, ainsi que la charmante communauté de travailleurs qui vivaient dans le domaine délabré dont Jack était le gardien. La décision de partir à la campagne n'avait pas non plus été son idée, mais ce travail avait constitué une échappatoire, un moyen pour Laura de se soustraire à la colère et à la désapprobation de son père face à sa fille déjà enceinte lors de ses noces. Ensemble, Jack et elle avaient décidé de renoncer aux lumières de la ville pour une vie plus calme où Jack surveillait diligemment la propriété pendant la journée et écrivait le soir. Tous les hivers, Harry et Pearl faisaient de la luge sur la grande colline après la première neige. Chaque printemps, ils ramassaient des jonquilles dans le jardin et les présentaient à Laura comme si c'était de l'or pur.

Mais ensuite, le couple âgé à qui appartenait la propriété était décédé, ses enfants avaient choisi de vendre et tous les employés avaient dû plier bagage.

Laura, Jack et les enfants avaient emménagé à la bibliothèque juste avant son ouverture au public. Le grand chêne que Laura voyait par la fenêtre de leur ancien logement de fonction avait laissé place à la blancheur crue de blocs de marbre de trente centimètres d'épaisseur. Pas une once de verdure en vue. Au premier abord, les panneaux en noyer du salon et la cuisine moderne lui avaient plu, tout comme l'idée de vivre entre les murs de l'un des plus beaux édifices de Manhattan, mais dernièrement, l'isolement avait fini par avoir raison d'elle. Si la bibliothèque répondait aux attentes de ses fondateurs en tant que plus grand bâtiment en marbre du monde, un exemple inspiré de l'architecture classique qu'il avait fallu seize ans pour terminer, Laura n'avait pas anticipé à quel point leurs vies seraient solitaires au sein de la forteresse blanche. Pas de voisins à qui faire signe chaque matin comme dans le quartier où elle avait grandi, pas de pique-niques au bord de la rivière avec d'autres familles comme à Meadows. À la place, rien qu'un infini défilé d'anonymes qui entraient pour voir si l'édifice était à la hauteur de sa réputation de majesté et de beauté (la réponse était toujours un oui retentissant) ou qui souhaitaient simplement s'installer dans l'un des fauteuils de la vaste salle de lecture.

Jack se pavanait comme un roi dans son propre château, ce qui était le cas, d'une certaine façon. Il en connaissait tous les secrets, tous les coins et recoins. Il vantait si souvent les lieux auprès de ses enfants que ces derniers répétaient ses dires comme des perroquets : des milliers de visiteurs chaque jour, cent quarante et un kilomètres d'étagères qui accueillaient un million d'ouvrages.

Et, au milieu de tout cela, leur petite famille, derrière un escalier secret.

Elle ne pouvait plus attendre. Une fois qu'il se plongerait dans son manuscrit, il serait encore plus malvenu de l'interrompre. Elle repensa à la mendicante qui plissait les yeux face au soleil accablant, une main devant le visage. Jamais elle ne serait cette femme.

Lentement, elle sortit l'enveloppe de sa poche pour en extraire la lettre. Seul le frottement de la plume de Jack troublait le silence.

— Ils ont répondu, finit-elle par dire.

Il posa son stylo sur le bureau sans lever les yeux.

— C'est vrai ?

Elle attendit.

— Et ?

— J'ai été acceptée.

* * *

La salle de lecture principale au deuxième étage était le meilleur endroit pour pleurer un bon coup. Laura l'avait découvert peu après leur arrivée. Elle avait toujours eu la larme facile et la grandeur du lieu, avec ses plafonds de quinze mètres de haut décorés de nuages cotonneux, était ce qui se rapprochait le plus des champs derrière le cottage où elle se retirait lorsque ses émotions la submergeaient. Pendant la journée, les tables luisantes ornées de lampes étaient flanquées des dos courbés des visiteurs, qui lisaient ou prenaient des notes ponctuées par le bruissement discret de leurs stylos. Souvent, Laura imaginait leurs pensées devenir visibles, visualisait l'énorme caverne au-dessus de leurs têtes se remplissant subitement de mots et de phrases qui flottaient comme des bulles.

Ce soir, cependant, la pièce était uniquement le réceptacle de ses tristes considérations.

Elle pleurait, non pas sur son propre sort, mais à cause de Jack. Il avait été affreusement contrarié de ne pas être en mesure d'accéder à son unique souhait : étudier à l'école de journalisme de Columbia. Ils ne pouvaient tout bonnement pas se le permettre. En temps normal, il avait un visage si agréable, ouvert et prompt

à sourire que le voir si triste la contrariait deux fois plus. Elle s'en voulait de lui causer de la peine.

Elle n'avait pas envisagé de retourner à l'école jusqu'à quelques mois plus tôt, quand l'assistant du directeur adjoint de la bibliothèque, le Dr Anderson, l'avait entendue plaisanter quant au fait d'élever des enfants entre ces murs. Il avait alors suggéré qu'elle écrive sur le sujet dans le bulletin d'information mensuel destiné aux employés. Elle avait gribouillé un article au ton léger sur la difficulté de parvenir à ce que les enfants ne fassent pas de bruit durant la journée, surtout pendant l'été, et sur comment elle avait eu l'idée d'un «piétinement» de dix minutes chaque soir, lorsque le bâtiment avait déversé son flot de visiteurs dans les rues et que les bureaux de l'administration étaient vides. Au signal de Laura, tous trois se mettaient à sautiller, à danser et à chanter dans les couloirs. Harry courait, Pearl s'entraînait à yodler. La première fois, le gardien de nuit avait accouru jusqu'au premier étage pour savoir ce qui s'y passait. Il était resté planté là, à bout de souffle, les mains sur les genoux, et Laura avait craint qu'il s'évanouisse. Néanmoins, depuis, il s'était fait à l'idée et il lui arrivait même de se joindre à eux, poussant un cri qui résonnait dans les escaliers et faisait probablement peur aux rats qui traînaient au sous-sol.

Quand le Dr Anderson avait été promu directeur, il avait insisté pour que Laura rédige une chronique mensuelle intitulée «La vie derrière les rayonnages», qu'elle tapait consciencieusement sur la machine à écrire de Jack pendant qu'il était au travail. Peu de temps après, elle était tombée sur une petite annonce dans le journal à propos d'une école de journalisme à l'université de Columbia, ouverte aux hommes et aux femmes. En se renseignant, elle avait découvert que les étudiants déjà détenteurs d'une licence pouvaient effectuer la formation en un an seulement. Une année. 85 dollars par trimestre. Une grosse somme, compte tenu du salaire de Jack. Mais ce n'étaient que trois trimestres. Ils passeraient en un rien de temps, puis elle pourrait décrocher un emploi

en tant que journaliste et rapporter un salaire à la maison. Après en avoir discuté avec Jack, elle avait demandé une lettre de recommandation au Dr Anderson. Elle avait été enchantée lorsqu'il avait accepté de lui en fournir une.

Quelques semaines après avoir posté son dossier de candidature, Laura avait appris qu'elle avait été mise sur liste d'attente. Puis, aujourd'hui, la bonne nouvelle était tombée. Une place s'était libérée, qui était la sienne si elle la voulait. Mais Jack ne semblait pas l'entendre de cette oreille, en fin de compte.

— J'aimerais que nous en ayons les moyens, mais c'est peut-être mieux comme ça. Quand bien même nous pourrions nous le permettre, comment ferions-nous avec les enfants ?

Elle s'était attendue à cette question.

— Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls. Et en cas de problème, tu es là, juste à côté.

— Pourquoi ne pas continuer à faire ce que tu fais, Laura ? avait-il demandé. L'autre jour encore, le Dr Anderson a dit que tu avais très joliment formulé une phrase dans le bulletin d'information.

— Parce que ça ne paye pas, argua-t-elle. Je veux participer aux dépenses afin que toute la responsabilité ne pèse pas sur tes épaules.

— De quel poids parles-tu ? Nous nous en sortons toujours.

Elle ne pouvait mentionner la mendicante ; il ne comprendrait pas. Elle redoutait qu'il arrive quelque chose à Jack et qu'elle aussi finisse sur les marches, sale et en haillons, à faire la manche. Elle avait vu comment ses propres parents avaient dû couper court à leur somptueux mode de vie après plusieurs crises financières. Ils refusaient d'aborder le sujet, comme si ignorer le problème avait la capacité de le faire disparaître, ce qui avait été le cas, d'une certaine façon. Néanmoins, de temps à autre, Laura remarquait dans leur maison de Madison Avenue un nouvel espace vide là où un bureau ancien avait été vendu, ou un carré trop coloré sur le papier peint là où un portrait austère était auparavant accroché.

Le dernier numéro du magazine féminin *McCall's* avait inclus un éditorial à propos de l'agitation grandissante chez les femmes modernes, de leur besoin d'exercer une forme de pouvoir sur leurs vies. Laura ressentait cette agitation chaque jour, au plus profond de son être. Vivre dans un bâtiment qui regorgeait de livres et de connaissances, avec toutes ces cartes du monde et tous ces journaux venus de tous les pays, tout en étant si intensément asphyxiée... c'était de la torture.

— Je veux une passion, comme celle que tu as pour ton manuscrit.

Formulé de cette façon, peut-être comprendrait-il ?

— Écoute, Laura, j'aurai terminé mon livre l'année prochaine. Si nous attendons jusque-là, alors nous pourrions utiliser l'avance pour tes frais de scolarité, ce qui me paraît être la moindre des choses, après tout ce que tu as fait pour moi.

Elle se laissa aller contre lui et posa sa tête contre son épaule.

— Ne dis pas de bêtises, murmura-t-elle. Nous ne pouvons pas faire ça. L'avance doit justement te permettre de démissionner et de te consacrer à l'écriture à plein temps. Mais tu vois, si je suis diplômée d'ici là et que j'ai un travail, tu seras en mesure de démissionner quoi qu'il arrive.

À la façon dont il battit deux fois des paupières, elle comprit qu'elle avait dit ce qu'il ne fallait pas. Voilà à quel point ils se connaissaient, après onze ans de mariage. Ils s'étaient rencontrés lorsqu'elle était à New York, pendant son année à Vassar, à une fête lors de laquelle elle avait eu peur d'avoir été trop opiniâtre et effrontée quant à la signification d'un poème de Poe. Elle ne s'était pas encore habituée à être la plus jeune dans la pièce, sans être la plus intelligente. Laura avait survolé le collège en trois ans et avait été acceptée à l'université à l'âge de 16 ans, encouragée par sa mère à saisir toutes les opportunités. Mais le temps passé en ville, parmi des esprits plus brillants que le sien, lui avait bien vite remis les pieds sur terre. Gênée après son monologue au cours de la fête,

elle s'était réfugiée dans la cuisine pour faire la vaisselle. Jack s'était joint à elle pour l'aider à sécher les coupes à champagne. Tous deux avaient réprimé un rire lorsque l'hôtesse était passée par là et les avait prévenus de faire attention à ne pas casser les pieds des verres.

— C'est vrai, ça, fais attention, avait dit Jack après son départ sur un ton affligé. Les coupes sont très délicates, tu sais.

Il en avait regardé une à la lumière pour s'assurer qu'il n'y avait pas de traces. Son énorme main faisait penser à une patte d'ours. Alors, le verre lui avait échappé pour atterrir dans l'évier et se briser en éclats.

Ils s'étaient dévisagés, interdits, avant d'éclater de rire. Plus tard ce soir-là, il lui avait dit qu'elle était belle. L'air moralisateur que lui donnaient, à en croire son père, ses épais sourcils sombres n'avait pas semblé le déranger, tout comme sa masse désordonnée de cheveux (toujours d'après son père).

Elle le surprit qui jetait un coup d'œil à sa machine à écrire. Il avait hâte de se remettre au travail, hâte d'utiliser la moindre minute disponible avant de s'écrouler dans leur lit à minuit, exténué.

— Peut-être pouvons-nous demander à mes parents, tenta-t-elle pour l'encourager à examiner la situation sous tous les angles.

Jack se raidit. Elle venait de commettre une nouvelle erreur. Il avait passé la dernière décennie à tenter de prouver à ses beaux-parents qu'il était un bon mari et un bon père.

— Non. Nous ne leur demandons rien du tout.

— D'accord. Désolée.

Jack ouvrit la lettre et la lut.

— 85 dollars par trimestre, plus 20 dollars pour les manuels.

Il reposa le courrier sur le bureau et passa ses bras autour d'elle.

— Ce n'est pas dans nos moyens. Sans compter que tu seras plus âgée que les autres étudiantes. Et de loin.

Elle lui donna une tape malicieuse, mais ses mots la heurtèrent davantage qu'elle le laissa paraître.

— Je n'ai que 29 ans. Et on ne me prête jamais davantage que 20 ans.

— 21, tout au plus.

— Et si nous nous serrions la ceinture ? Ce n'est que pour un an. C'est plus rapide que n'importe quel autre type de diplôme.

Mais elle connaissait aussi bien que lui l'état de leurs finances. C'était très étrange d'à peine réussir à joindre les deux bouts en vivant dans une telle splendeur architecturale, et pourtant... Les enfants grandissaient si vite qu'ils semblaient avoir besoin de nouveaux vêtements chaque jour. Pearl avait contracté une terrible grippe en janvier et les honoraires du médecin avaient failli les achever. Par chance, elle allait bien à présent, mais ils ne s'étaient pas encore renfloués. Le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi.

Il lui attrapa le menton et lui donna un baiser.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir te décrocher la lune.

— Pas encore, mais bientôt, dit-elle avec toute la gaieté dont elle était capable avant de le laisser se remettre au travail.

Après avoir fait et essuyé la vaisselle, elle alla voir les enfants (Harry était profondément endormi et Pearl était dans sa chambre en train de jouer à se déguiser avec sa poupée), puis se faufila hors de l'appartement pour monter l'escalier qui menait à la salle de lecture principale afin de panser ses plaies en privé. Son père l'avait prévenue que si elle refusait de l'écouter et qu'elle épousait Jack, sa vie changerait du tout au tout. Il avait eu raison sur ce point, mais pas dans le sens où il l'avait entendu. Elle adorait regarder ses enfants grandir et devenir de plus en plus vifs et drôles chaque jour, et elle avait la chance de partager sa vie avec l'homme qui la connaissait le mieux.

Néanmoins... le temps passait de plus en plus vite et elle voulait faire autre chose, être autre chose. Les corvées quotidiennes, la

routine l'appesantissaient comme si elle avait eu les poches pleines de cailloux. Chaque jour, il fallait de nouveau préparer le dîner, raccommoder une autre chaussette.

Elle s'essuya les yeux dans l'immobilité apaisante et le silence sombre qui l'entouraient.

Un bruit sur la passerelle qui surplombait les étagères la fit sursauter. Une porte s'ouvrit et le Dr Anderson apparut.

— Mrs Lyons, c'est vous? demanda-t-il en plissant les yeux, penché sur la rambarde.

Elle pria pour que l'obscurité dissimule ses yeux rougis. La lumière de la lune entrait par les immenses fenêtres à croisée, mais elle n'éclairait pas suffisamment pour bien voir.

— Oui, Dr Anderson, c'est moi.

Elle n'avait aucune raison d'être ici à une heure pareille. Elle fouilla dans son esprit en quête d'une excuse, avant d'opter pour la vérité.

— J'aime le silence, parfois.

— Moi aussi. Je viens de finir ma journée et j'avais envie d'une cigarette. Êtes-vous déjà montée ici?

— Non, monsieur.

Il lui fit signe d'emprunter la porte coincée entre deux rayons. Elle dissimulait un escalier en spirale qui débouchait sur la passerelle à la balustrade en bronze.

— Suivez-moi, l'invita-t-il une fois qu'elle eût grimpé.

Elle lui emboîta le pas *via* une autre porte, celle-ci encastrée dans le bloc en marbre situé entre la deuxième et la troisième fenêtre. De l'autre côté, quelques marches menaient à un petit couloir étroit à peine assez grand pour que trois personnes puissent s'y tenir. Devant eux se tenait une porte avec une petite fenêtre habillée de barreaux. Quand il l'ouvrit en grand, elle poussa une exclamation de surprise avant de franchir le seuil.

Ils se trouvaient sur un balcon qui trônait au-dessus de Bryant Park et donnait sur l'ouest de la ville. Les édifices voisins baignaient dans la lumière de la pleine lune, qui projetait sur les trottoirs des ombres d'arbres comme s'il était midi.

— J'ai toujours été curieuse à propos de ces balcons, avoua-t-elle. Ils paraissent si loin lorsqu'on les regarde depuis le parc en contrebas.

— La rumeur raconte qu'ils étaient destinés à devenir des couloirs dans le cadre d'une extension du bâtiment qui n'a jamais vu le jour, mais j'ai l'intuition que les architectes trouvaient ça joli, tout simplement.

Il tira sur sa cigarette. Lors de leur première rencontre, elle avait été intimidée par son haut front et sa lèvre inférieure charnue qui lui rappelaient ces portraits d'aristocrates français du XVII^e siècle. Par la suite, ses encouragements concernant les chroniques du bulletin d'information avaient adouci cette première impression, et sa lettre de recommandation avait été dithyrambique, ni plus ni moins.

— Des nouvelles de Columbia ?

Elle avait espéré qu'il ne s'en souviendrait pas, étant donné qu'elle ne lui en avait pas reparlé depuis le printemps dernier, lorsqu'elle avait envoyé sa candidature. Pas de chance.

— Oui.

— Je vous écoute.

— Ils m'ont d'abord mise sur liste d'attente, mais j'ai appris récemment que j'étais acceptée.

— Félicitations pour cette réussite. Jack doit être très fier.

— Il l'est, mais je pense que je vais temporiser. Ce n'est pas le moment.

— Est-ce pour des raisons d'ordre financier ?

Si elle disait oui, il croirait qu'elle estimait que le salaire de Jack était insuffisant, ce qui était loin de la vérité. Dans sa précipitation pour trouver la bonne réponse, le feu lui monta aux joues. Elle se sentit rougir furieusement sous le regard scrutateur du Dr Anderson.

— Non, pas du tout, bafouilla-t-elle. Mais les enfants ont encore besoin de moi. Je retenterai ma chance l'an prochain, quand ils seront un peu plus grands.

— Alors vous m'avez fait rédiger cette lettre pour rien ?

Son intonation indiquait clairement qu'il était mécontent.

— Non, ce n'est pas du tout ça, s'empressa-t-elle de le détromper. Simplement, la situation a changé, voyez-vous.

Il écrasa sa cigarette et lui tint la porte pour rentrer dans le bâtiment. Alors qu'ils traversaient la salle de lecture principale en direction de celle des catalogues, ils évoquèrent la vague de chaleur qui submergeait la ville et d'autres banalités avant qu'elle se retire pour aller coucher les enfants.

Trois jours plus tard, Jack entra en trombe dans l'appartement et vint la chercher alors qu'elle s'occupait de la lessive, le bras fatigué de passer des vêtements à l'essoreuse.

— Le Dr Anderson veut nous voir tous les deux, annonça Jack, le visage pâle. Tout de suite, a dit sa secrétaire.

Son estomac se noua tandis qu'elle le suivait dans le couloir. S'était-elle trop dévoilée l'autre soir ? Il avait semblé contrarié, voire fâché, qu'elle ait demandé une recommandation pour finalement ne pas intégrer l'école. Qu'avait-elle fait ?